Document généré le 23 avr. 2024 07:31

Séquences
La revue de cinéma

Cris et chuchotements, d'Ingmar Bergman, 1972
La mort, encore la mort
Viskningar och rop, Suéde 1972, 90 minutes

Maurice Elia

Numéro 218, mars–avril 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/48583ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2002). Compte rendu de [Cris et chuchotements, d'Ingmar Bergman, 1972 : la mort, encore la mort / *Viskningar och rop*, Suéde 1972, 90 minutes]. *Séquences*, (218), 37–37.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Cris et chuchotements, D'INGMAR BERGMAN 1972

La mort, encore la mort

Un étrange envoûtement

Quatre femmes au milieu des ombres, des gestes, des voix, des pensées et des états d'âme. Quatre femmes qui assistent à l'arrivée de la mort de l'une d'elles. Ces femmes portent des robes élégantes, peut-être coûteuses. Agnès est la propriétaire de la maison où toutes chuchotent, la demeure qui est sienne depuis sa naissance et où elle a imperceptiblement laissé sa vie s'écouler. Maintenant, elle est clouée au lit, le grand lit de la chambre à coucher de ses parents, souffrant d'une maladie mortelle. Autour d'elle gravitent ses deux sœurs et Anna, la domestique de la maison. Karin, mère de cinq enfants, a deux ans de plus qu'Agnès. Son mariage a été un échec total : son mari (de 20 ans plus âgé qu'elle) ne lui inspire que du dégoût. Bien que détresse et désespoir rongent son âme depuis des années, elle présente de surprenantes dispositions au dévouement et à la tendresse. Maria est la plus jeune des trois sœurs. Mère d'une fillette, elle est riche, bien mariée à un homme beau et socialement bien établi. Sorte d'enfant gâtée douce et souriante, elle n'est tracassée par aucune contrainte morale et attache un grand prix à son désir de plaire. Pour sa part, la farouche et taciturne Anna semble d'un abord difficile. Mais son amitié avec Agnès s'est développée au cours des années. **Cris et chuchotements** commence lorsque la maladie d'Agnès vient brusquement d'empirer, le médecin déclare qu'elle n'en a plus pour longtemps et les deux sœurs (sa seule famille) viennent d'arriver à son chevet.

Avec **Cris et chuchotements**, Ingmar Bergman avait voulu illustrer un rêve, une nostalgie, une « frayeur où l'effroyable ne serait jamais exprimé ». On est vite bouleversé par l'étrange envoûtement de cette histoire au rythme dense, presque lyrique. La mort fait immanquablement penser à la vie avec laquelle elle paraît se battre dès le générique, où les lettres blanches défilent sur des rectangles rouges. Puis, elle s'installe, comme dans la plupart des films du cinéaste. Ici, la mort fait partie du décor, imbibant les lourds rideaux de la maison de son odeur épaisse. Mais l'émotion communiquée par les images, leurs noirs très noirs et leurs blancs aveuglants, crée un univers qui exerce une influence telle qu'il semble nous dire que la mort a toujours été là, bien avant la maladie d'Agnès.

Cette rapide intégration du spectateur au récit n'est pas nouvelle dans l'œuvre de Bergman qui considérait tout film comme une immense roue que l'on met en marche avec toutes ses forces mobilisables, physiques et morales : « La roue commence à tourner lentement. Et son propre poids la fait tourner de plus en plus vite. Peu à peu, on devient une partie de la roue, une parcelle de son mouvement. » Pris dans l'engrenage, le spectateur accepte ce récit où, après s'être laissé fouiller l'âme, il assiste, dans un climat étouffant, à l'exposition de la souffrance dans son plus grand dénuement, à ces cris parfois insoutenables de la mourante, mais aussi à la chute, les uns après les autres, de tous les masques. Car l'agonie d'Agnès, c'est la solitude de chacune de ses sœurs, la désespérance qui habite leurs vies. Une solitude qui nous touche profondément aussi, puisque l'interrogation métaphysique est telle que le vertige nous prend. Pourquoi la vie ? Quel est son sens ?

Maurice Elia

Viskningar och rop

Suède 1972, 90 minutes – **Réal.** : Ingmar Bergman – **Scén.** : Ingmar Bergman – **Photo** : Sven Nykvist – **Mont.** : Siv Lundgren – **Mus.** : Chopin, Bach – **Son** : Owe Svensson, Sven Fahlén – **Cost.** : Marik Vos-Lundh – **Déc.** : Marik Vos-Lundh – **Int.** : Harriet Andersson (Agnès), Kari Sylwan (Anna), Ingrid Thulin (Karin), Liv Ullmann (Maria), Erland Josephson (David, le médecin), Henning Moritzen (Joakim), Georg Ärlin (Fredrik), Anders Ek (Isak, le pasteur), Inga Gill (la tante Olga), Linn Ullmann (la fille de Maria), Lena Bergman (Marie enfant) – **Prod.** : Lars-Owe Carlberg.